La Dame des marais. Une géohistoire surnaturelle des zones humides

Bertrand Sajaloli

▶ **To cite this version:**

Bertrand Sajaloli. La Dame des marais. Une géohistoire surnaturelle des zones humides. Marie DELCOURTE, Marc GALOCHET, Fabrice GUIZARD, Emmanuelle SANTINELLI-FOLTZ. Environnement : temps, territoires sociétés. Hommage à Corinne Beck, Presses universitaires de Valenciennes, 2021, 9782364240742. hal-03539949

HAL Id: hal-03539949

https://univ-orleans.hal.science/hal-03539949

Submitted on 17 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Dame des marais.
Une géohistoire surnaturelle des zones humides

Bertrand SAJALOLI[1]

Créé en novembre 2002 par Jean-Michel Derex, Corinne Beck, Marie-Christine Marinval, Renaud Benarrous, Patrick Fournier et Bertrand Sajaloli, le Groupe d'histoire des zones humides rassemble chercheurs en sciences biophysiques et humaines, gestionnaires publics et privés ainsi qu'usagers des lieux d'eau. Chaque année il organise des journées de terrain où, autour d'un thème porteur emblématique du site retenu, et en dehors des scènes institutionnelles habituelles, se nouent des échanges entre courants d'idées et pratiques dissemblables de l'espace afin que se dessine une autre perception des zones humides plus à même d'en cerner une gestion apaisée[2]. Si la géohistoire des territoires en constitue le fil directeur, chacune des zones humides visitées a révélé sa part de mystères, ses figures surnaturelles, souvent féminines, à tel point qu'une Dame des marais semble suivre de près les travaux du Groupe ! En Brenne (2005), chaque étang est la demeure d'un ou plusieurs de ces êtres surnaturels : l'Effe à la Dame (Rosnay) accueille une fée tandis que le Grand Bissète, génie des eaux plusieurs fois grand comme un homme, inspire une immense terreur. Dans le Laonnois (2007), ce sont les cris effrayants de l'évangélisateur irlandais Saint Boétien, noyé au VIIème siècle par les villageois de Pierrepont, que l'on entend encore dans les marais éponymes. À Saint-Omer (2007), c'est la sorcière Marie-Grouette, mi-femme, mi-crapaud, qui, vivant dans les eaux du marais audomarois, chasse les enfants désobéissants avec ses mains crochetées et les noie. En Camargue (2008), outre les Saintes Maries, amies de Jésus, fuyant les persécutions, arrivées dans le delta dans une barque sans voile ni rame, c'est aussi la Bête du Vaccarès, homme aux cornes de bouc, qui se réfugie dans la sansouire. À Valenciennes (2010), c'est Arnoulette Defrasnes[3], reine des sorcières, amante du Diable, brûlée en 1667, qui hante toujours les bois humides. En Sologne (2010), la sorcière de la Malnoue transforme les jeunes bergers en crapauds ; à Padoue (2012), dans le delta du Pô, Saint Antoine guérit et résout les situations les plus désespérées. À Bellay (2014), dans le Bugey, la Vouivre, serpent-ailé ou jeune-femme d'une grande beauté suivant son humeur, vit nue dans les marais et attire les hommes et les tue quand ils ne s'intéressent plus qu'à son diadème. En Dombes (2016), saint Guinefort et son chien-lévrier martyre protège les enfants s'ils sont plongés neuf fois dans la rivière de la Chalaronne[4]. Dans le pays de Retz (2017), une légende du lac de Grand Lieu (de *Grandis locus* « lieu où l'on a vu de grands miracles ») raconte qu'une cité normande, Herbauges, aurait été engloutie au VIème siècle car elle s'opposait à l'évangélisateur nantais saint Martin de Vertou tandis que les cloches de la ville

[1] Maître de conférences en géographie, Université d'Orléans, Laboratoire CEDETE (EA 1210) et Groupe d'histoire des zones humides.

[2] Les activités du Groupe et les ouvrages issus de ces manifestations sont présentés sur le site : www.ghzh.fr

[3] T. LOUISE, *De la sorcellerie et de la justice criminelle à Valenciennes (XVIème-XVIIème siècles)*, Valenciennes : éd. G. Monfort, 1861

[4] J. DUBOIS, « Saint Guinefort des Dombes. Comment un martyre inconnu fut substitué à un chien martyre », *Journal des Savants*, 1-2, 1980, p. 141-155

disparue sonnent encore tous les soirs de Noël. Ainsi, les pérégrinations scientifiques du GHZH semblent guidées par la magie et orientées par la Dame des marais !

Il s'agit donc d'évoquer ces figures surnaturelles en les reliant aux principaux types de zones humides (marais, tourbières, étangs…), aux grandes périodes historiques et à la construction de l'imaginaire en Occident.

1. Les figures du surnaturel dans les zones humides

Les grandes zones humides sont associées à des peurs irrationnelles ou à des pratiques magiques qui, relayées par les contes et légendes, ont déterminé, et influencent parfois encore, bon nombre d'aménagements et de comportements. Sorciers, fées, géants, loups garous, jeteurs de sort, guérisseurs… les habitent et le Diable trouve dans ces espaces en marge de l'œkoumène, un abri préférentiel. Même leurs hôtes, comme le crapaud, le serpent, la sangsue, sont dotés de pouvoirs occultes et, au sein de ces eaux stagnantes, seules les sources, miraculeuses, semblent être à même d'incarner le Bien[5]. Les figures du surnaturel, comme les récits de leur épopée, sont évidemment propres à chaque zone humide mais certains traits communs les caractérisent comme si l'isolement et l'humidité déterminaient un imaginaire partagé. Nous en fixerons les éléments caractéristiques en Brenne, en Sologne, dans les Pyrénées orientales, avant de proposer une rapide synthèse susceptible d'être étendue.

En Brenne, chaque pièce d'eau est la demeure d'êtres surnaturels qu'il s'agit d'éviter[6]. Les sorciers, les Grêleux, fabriquent l'orage en frappant l'eau des étangs. Le Grand Bissète est le génie des étangs : plusieurs fois grand comme un homme, ne quittant jamais l'onde, il inspire une immense terreur car il saisit l'imprudent de ses bras humides et l'entraîne au fond des eaux pour l'y dévorer. Le Cheval Malet offre sa selle au voyageur exténué et parcourt au grand galop le terrain fangeux des queues d'étang avant d'y précipiter le naïf cavalier qui s'y noie ; ses hennissements stridents sont alors le rire de Satan lui-même. Le Lupeux, oiseau de mauvais augure, distrait le voyageur, l'égare et le conduit pour l'y noyer encore au bord d'une eau profonde. Les Jolies Demoiselles attirent le promeneur près des marais où il s'enlise tandis qu'elles dansent. Les moines débauchés, comme celui des Étangs-Brisses, dévoient des âmes chrétiennes et les consacrent à Belzébuth. Les feux follets suscitent aussi de grandes terreurs : ce sont des âmes en peine qui errent sur terre et suivent les vivants jusqu'à leur domicile. Parmi ces récits, magnifiquement relatés par George Sand dans les *Légendes Rustiques*[7] qui retracent les croyances du Berry, les *Laveuses de Nuit* ou *Lavandières* incarnent la plus sinistre des visions de la peur : *« Autour des mares stagnantes (…) on entend durant la nuit le battoir précipité et le clapotement furieux des lavandières fantastiques (…). Ames des mères infanticides, elles battent et tordent incessamment quelque objet qui ressemble à du linge mouillé, mais qui, vu de près, n'est qu'un cadavre d'enfant. Il faut bien se garder de les observer ou de les déranger car, eussiez-vous six pieds de haut et des*

[5] J.-L. DEPLACE, *Le florilège de l'eau en Berry*, éd. Badel, 1980.
[6] G. DEBIAIS, M. VALIERE, *Récits et contes populaires du Berry*, Paris : Gallimard, 1980.
C. de la VERONE, *La Brenne. Histoire et traditions*, Mayenne : éd. Royer, 1993.
[7] G. SAND, *Légendes Rustiques*, Paris : A. Morel, 1858. https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7534p/f1.image

muscles en proportion, elles vous saisiraient, vous battraient dans l'eau et vous tordraient ni plus ni moins qu'une paire de bas ». Dans ce triste tableau, la bonté est rare, les fées et les saintes bien seules ; l'étang de l'Effe à la Dame (commune de Rosnay), l'étang du Bouchet et son pèlerinage annuel à la chapelle dédiée à Notre Dame de la Mer Rouge apparaissent comme des exceptions.

En Sologne, plus pauvre encore au XIXème siècle[8], c'est un fleuve immense, la Malnoue, qui passe sous tout le pays, émerge en d'impraticables « marchais » (marais) et inonde les villages comme à Aubigny ou engloutit châteaux et attelages comme à Ardon, à Noyers ou à Presly[9]. Associant le Mal à la noue (le marécage), on dit qu'elle est fille du Diable à la recherche d'eau pour noyer les victimes échappant à ses flammes ; seules la laine de l'agneau ou l'édification d'églises (comme à Chaon) étouffent momentanément ces résurgences maléfiques. On retrouve en Sologne, avec de faibles variantes, les croyances liées aux zones humides de Brenne : quelques fontaines y sont miraculeuses comme à Sainte-Montaine ou à Ivoy-le-Marron. Outre les grêleux qui comme en Brenne commandent l'orage en frappant l'eau, le Chat-veniou vit dans les étangs et se moque des passants en les suivant par de longs et stridents éclats de rire durant les nuits sans lune ou les jours brumeux. La nuit du Sabbat a lieu, près des étangs, sous des chênes séculaires, de grandes réunions de sorciers accompagnées de cérémonies magiques. On y mange des galettes de savate (de gros crapauds) frites dans une poêle. Les Anoures entrent ainsi dans la composition de nombreux onguents : à Ménétréol, à Saint Cyr en Val, à Ennordre, les cendres de crapauds, les peaux de grenouille guérissent les cancers. Ce couple crapaud-grenouille joue d'ailleurs un rôle considérable dans la transmission des croyances afférentes aux zones humides[10]. Le crapaud, esprit du mal qui rampe, est la créature du Diable, l'animal fétiche du sorcier, un ingrédient indispensable à toutes ses potions. Dans les rituels de magie noire, il sert à nuire à autrui : « *C'est la bête la plus nuisible qui soit et elle est d'autant plus pernicieuse et mortelle qu'elle vit dans les lieux froids et ombragés, dans les forêts et les marécages où croissent les roseaux (…) ; on le met dans un petit sac rempli de sel (qui) devenu pernicieux en gardera le venin. Quiconque en mangera verra son sang empoisonné et mourra en très peu de temps* » (Porta J. della cité par Valérie Boll). La grenouille est plus ambivalente[11]. Créature de Dieu, elle est associée à de nombreux bienfaits, notamment quand il s'agit de se protéger du mauvais sort, mais sa métamorphose, du têtard aquatique à l'adulte terrestre, en fait un être ambigu.

---

[8] B. SAJALOLI, « Examen clinique d'un couple sain-malsain. La Beauce et la Sologne aux XVIIIème et XIXème siècles », *in* J.-M. DEREX (dir.), *Santé et zones humides*, Collection Journées d'Étude du Groupe d'Histoire des Zones Humides, n° 5, 2010, p. 25-38.

[9] G. BOUTET, *Les conteries de Sologne*, Orléans : Les Éditions Nouvelle République, 1998.

B. EDEINE, *La Sologne, contribution aux études d'ethnologie métropolitaine*, tomes 1&2, éd. Mouton, 1974.

B. EDEINE, *La Sologne, Contes, légendes, chansons, vieux noëls, danses chantées, littérature courtoise, chansons politiques, littérature patoisante, vocabulaire*, éd. Mouton, 1975.

C. SEIGNOLLES, *Contes et légendes de Sologne, d'hier et d'aujourd'hui*, Mayenne : éd. Royer, 1994.

C. SEIGNOLLES, *Traditions paysannes de Sologne*, éd. Hesse, 1999.

[10] V. BOLL, *Autour du couple ambigu crapaud-grenouille. Essai de recherches ethno-zoologiques au niveau européen*, Thèse de Doctorat d'État, Université de Strasbourg, 3 tomes, 1998.

[11] P. LEVEQUE, *Les grenouilles dans l'Antiquité, cultes et mythes des grenouilles en Grèce et ailleurs*, éd. Fallois, 1999.

Dans les Landes[12], Lou Boum, monstre marin, grogne dans les sites marécageux, plus particulièrement dans l'étang de Léon, et annonce les périodes de sécheresse, de grands froids et de pénurie. Cette bête à l'explosif patronyme, n'est pas la seule à épouvanter les villageois puisque certains rencontrent Lou Tac, être fantastique vivant la nuit dans les bois et près des mares ou des fontaines et attirant ses victimes en sifflant. Capable de prendre des formes très variées, il cherche toujours à se faire porter sur le dos de ceux qui l'approchent, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Dans l'étang d'Orx, une île flottante attire les animaux brouteurs par une herbe appétante et les piège en s'éloignant du bord. À Labrit, l'Œil du Grué, petite mare paisible, abrite un gouffre sans fond autour duquel se réunissent les sorcières du pays sous la présidence du Diable : on y entend à Noël, les sonnailles des vaches noyées et nul ne doit s'y mirer sous peine de perpétuelle malchance !

Dans le marais poitevin, un avide dragon mangeur d'humains habitait entre Coulon et Magné jusqu'à ce que Marine la lutine, sur les conseils du vieux sage de Sainte Macrine, prépare une potion à base de produit des paluds et d'une grenouille magique qui, embrassée sur la bouche, se transforme en bonne fée. Vivant au fond des fossés, le Bras rouge est un féroce croque-mitaine qui, de sa main ensanglantée, happe les enfants imprudents et les entraîne au fond de l'eau.

Quittant les plaines, les zones humides de montagne ne sont pas moins maléfiques. Dans le Bugey, aux confins du Jura, si la belle légende de la fée Albarine qui protège la rivière des aménagements humains dans une sorte d'écologie pré-industrielle réjouit, le lugubre tocsin des cloches du village englouti dans le lac de Bart monte des profondeurs et effraie. De même, le lac de Pluvis (plus de vie !) recouvre le village de Saint Didier qui, refusant de secourir un mendiant, fut inondé par les eaux. Ce thème de la ville engloutie du fait de la mauvaise conduite de ses habitants est récurrent : dans le Var, le lac de Besse, celui de Bras ont ennoyé des impies. Il rejoint le mythe breton de la ville d'Ys, largement diffusé au XIXème siècle par l'hagiographie chrétienne et qui a essaimé dans toute la France. Dans les Pyrénées orientales, les étangs sont des lieux diaboliques[13]. Leur création est souvent attribuée à un châtiment envers des bergers inhospitaliers ou des villageois blasphémateurs ; y jeter une pierre réveille la colère du divin et déclenche d'effroyables orages. Dans le massif du Canigou, on entend même venu d'un lac très noir et sans fond, les cris des gens qui pleurent car on pénètre alors dans les Enfers. Dans la Réserve naturelle nationale de Nohèdes, le scintillement des eaux de l'Étang étoilé rappelle l'enlèvement de la belle et douce Estèla par le Diable après que son père l'a vendue ; celles de l'Étang noir, agitées d'une soudaine tempête déclenchée par les fées courroucées, noient les aventuriers souhaitant s'emparer d'un trésor. Celles de l'Étang bleu sont le miroir de la bonté de Dieu. Les fées, bonnes ou mauvaises, trouvent donc dans l'élément liquide, sources et rivières, lacs et étangs, des domaines de prédilection. Sans doute, dans ces montagnes reculées tardivement gagnées par le christianisme, faut-il y voir la survivance du paganisme mais aussi la transformation de la fée en sorcière maléfique par la religion catholique. Jusqu'au milieu du XXème siècle, le curé

[12] P. SOUSSIEUX, *Les Landes. Nature, monuments, musées*, édité par l'auteur, 1987.
[13] D. PAYRE, *Mémoires de Nohèdes. Légendes et tradition orale*, Aramon, Association gestionnaire de la réserve naturelle de Nohèdes, 1995.

de Nohèdes venait une fois l'an, en de longues processions proches de Pentecôte, bénir les étangs pour en enlever l'esprit du mal car on leur imputait toutes les calamités intervenant jusque dans la vallée. Enfin, au sommet des Monts d'Arrée, en Bretagne, à Yen-Elez, au cœur de l'immensité tourbeuse, se situe la porte des Enfers[14]. Enfermées dans un chien noir, les âmes pernicieuses sont jetées dans un gouffre, le Youdig, et tandis que le pauvre animal se débat dans les profondeurs des marais, on entend, par l'embrasure infernale, d'épouvantables clameurs.

Dans les marais littoraux, la magie des eaux n'est pas moins vive. En Camargue, la Tarasque, mi-animal-mi poisson, hantait les marécages entre Arles et Avignon et terrorisait la population locale, tuant les passants et coulant les navires qui osaient circuler sur le Rhône. Présente dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine[15] écrite en 1260, connaissant de multiples versions, elle fut vaincue par Marthe qui, forte de sa foi chrétienne, l'aspergea d'eau bénite et obtient sa soumission. Présente sur les armoiries de la ville de Tarascon, la Tarasque suscite des fêtes labellisées patrimoine immatériel de l'humanité par l'UNESCO depuis 2005. Contribuant à l'identité de la Camargue[16], elle s'ajoute à la Bête du Vaccarès mais aussi au Drapé, cheval légendaire qui près d'Aigues-Mortes, enlevait les enfants sur son dos pour les perdre à jamais. Cette figure du cheval blême, présente dans toute l'Occitanie et en Catalogne et toujours liée à l'eau, renvoie au *drac* représentant le diable. Dans les marais de Bretagne, passe souvent l'homme noir et son chien qui présagent la tempête et le déclenchement de forces surnaturelles : on entend alors les âmes des Enfers dans le vent et la nature entière exprimer leurs plaintes.

Assez semblables d'une région à l'autre, ces figures surnaturelles de l'humide (fig. 1) peuvent être regroupées selon deux axes allant de la vie à la mort et du bien au mal, l'eau ou un être mythique, assurant diverses fonctions de passage.

[14] A. Le BRAZ, *La légende la mort en Basse Bretagne*, 1893 ; réédition Robert Laffont, 1994.
[15] J. de VORAGINE, *La légende dorée*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2004, traduction du texte en latin de 1260.
[16] B. PICON, *L'espace et le temps en Camargue*, Arles : Actes Sud, 1978, 3ème édition 2020.

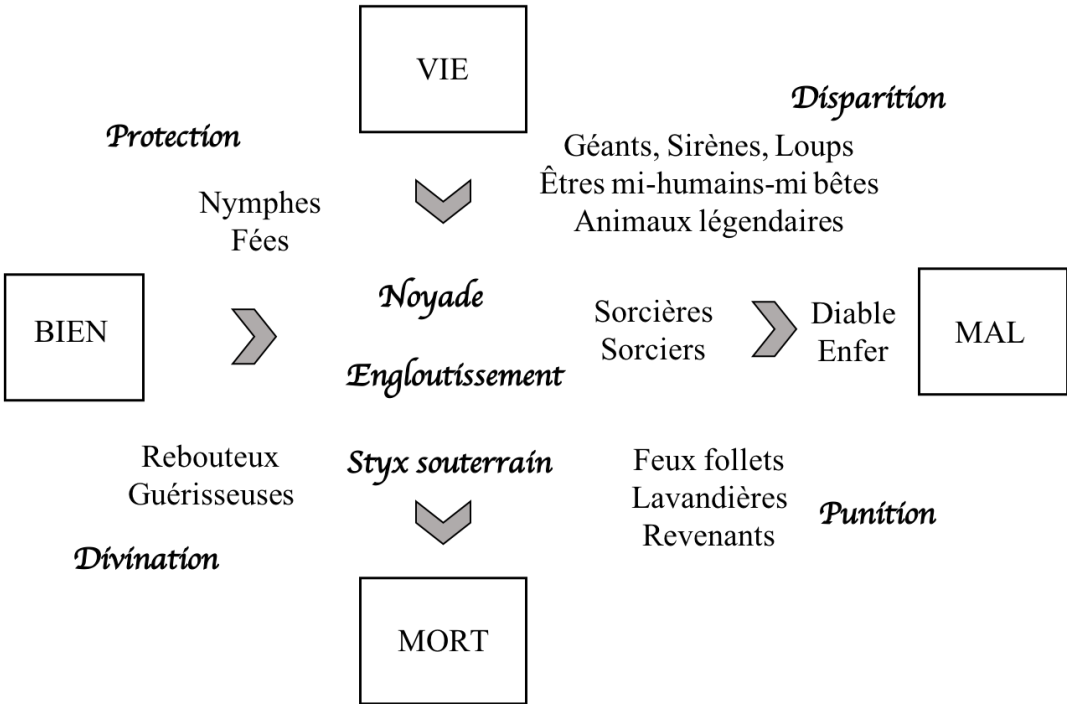

Figure 1 : Les figures surnaturelles des zones humides © Sajaloli, 2020

2. Une géographie des charmes et des maléfices ?

Sacralisée dans tous les religions et croyances[17], l'eau transmet ses pouvoirs divins aux espaces qu'elle détermine : sources, marais, fleuves et lacs acquièrent ainsi des fonctions religieuses et suscitent cultes, sacrifices et processions. Mi- terre mi- eau, mi- dieux mi-hommes, les lieux d'eau sont, en raison même de leur indécision ontologique, des lieux privilégiés de contact entre l'ici-bas et l'au-delà[18]. Pourtant, l'onde sacrale semble très influencée par la matrice terrestre qu'elle irrigue, comme si la géographie était en quelque sorte susceptible de segmenter l'action divine et surnaturelle en des fonctions spécifiques et dûment localisées. La typologie écologique, voire fonctionnelle, des lieux d'eau[19] renvoie ainsi à des hiérophanies spatiales qu'il s'agit de préciser tout en affichant, bien sûr, une grande prudence tant la multiplicité et la complexité des situations rendent complexe toute tentative de systématisation. Sans revenir sur les contrastes entre eaux stagnantes et courantes, entre marais et rivières, fondements de cette géographie spirituelle[20], les manifestations surnaturelles inhérentes à chaque type de zones humides seront précisées.

[17] B. SAJALOLI, É. GRESILLON, *Le sacre de la nature*, Sorbonne Université Presses, 2019.
[18] B. SAJALOLI, É. GRESILLON, « Les milieux naturels et le sacré. Esquisse d'une biogéographie spirituelle de la nature », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, tome 2, 2019, p. 265-28.
[19] G. BARNAUD, *Conservation de zones humides : Concepts et méthodes appliqués à leur caractérisation.* Thèse de l'université de Rennes 1 - Laboratoire d'Évolution des Systèmes Naturels et Modifiés, Muséum National d'Histoire Naturelle, 1998.
É. FUSTEC, J.-C. LEFEUVRE, *Fonctions et valeurs des zones humides*, Paris : Dunod, 2002.
[20] B. SAJALOLI, É. GRESILLON, « La terre était vague et vide (…) l'esprit de Dieu planait sur les eaux (Gn1, 2). Eaux chrétiennes et paysages contemporains, du symbole au modèle », *in* B. SAJALOLI, S. SERVAIN-COURANT,

Les marais et marécages, longtemps en marges de l'oekumène, jouent un rôle frontière entre les communautés humaines, mais aussi entre les vivants et les morts[21]. Ils assurent une fonction de passage, tant pour marquer symboliquement la traversée de vie à trépas – c'est la barque du nocher Caron –, que pour fixer les récits mythiques où les vivants visitent les royaumes des morts, voire les morts celui des vivants. Ainsi, dans les *Grenouilles* d'Aristophane, Heraclès doit traverser un grand bourbier pour accéder au royaume d'Hadès et en faire sortir le poète Eschyle. De même, à Athènes, durant les fêtes des *Anthesteria* où l'on croyait que les morts sortaient de l'au-delà pour revenir sur la terre, le seul temple qui restait ouvert était justement celui du Dyonisos dans les marécages[22]. Insalubres, malsains, impurs, assimilés à la décomposition et aux excréments, les marécages sont également les antres de la relégation et du châtiment pour ceux qui n'ont pas respecté les normes sociales, symboliques et spirituelles de la Grèce antique. Ils matérialisent l'enfer, donnent une vision terrestre du « séjour moisi de l'Hadès », vaste marais des morts à la confluence des terribles Styx, Cocyte, Achéron et Phlégéthon, décrit dans le chant 11 de l'*Odyssée* d'Homère[23] mais aussi par Hésiode, Platon, Virgile et bien sûr Dante dans la *Divine comédie* qui préfigure la perspective chrétienne de l'Enfer[24]. C'est cette incarnation de l'Enfer auquel mènent les mauvaises conduites, construite dès l'Antiquité, remobilisée par le paganisme préchrétien, instrumentalisée par les institutions catholiques, que traduisent toutes ces figures d'épouvante : sorcières, revenants, loups garous et autres monstres.

Parmi ces marécages déjà disgraciés, les tourbières sont les plus abominables : non contentes d'engloutir hommes et bêtes qui s'y aventurent, parcourues de feux follets et de miasmes transmettant les fièvres, elles hébergent des êtres surnaturels et maléfiques, venus des temps anciens, qui terrorisent les hommes et dont Lovecraft[25] donne des récits hallucinés. Le bulletin bibliographique rassemblé par le Pôle-relais tourbières[26] est évocateur ! Dans les *Légendes de l'Ardenne* de Marcellin La Garde (1818-1889)[27], les contes des tourbières sont particulièrement sanglants, notamment dans les scènes de chasse à l'homme comme la *Traque funèbre*. On retrouve les mêmes peurs dans les contes rassemblés par Serge Nekrassoff[28],

---

Littérature et zones humides, Collection *Journées d'Étude du Groupe d'Histoire des Zones Humides,* n° 8, 2013, p. 75-86.

[21] P. DONADIEU, *Paysages de marais*, Paris : J.-P. de Monza, 1996.
D. GUILLEMET (dir.), *Aux rives de l'incertain. Histoire et représentation des marais occidentaux du Moyen âge à nos jours*, Paris : Somogy Éditions d'art, 2012.

[22] D. FABIANO, « Les marécages en Grèce antique entre religion et paysage », in B. SAJALOLI, É. GRESILLON, *Par bois, monts et marais. De l'au-delà à l'ici-bas*, Sorbonne Université Presses, à paraître 2021.

[23] F. MUGLER, *Homère, L'Odyssée*, Paris : La Différence, 1991

[24] É. N'DIAYE, « Les eaux 'du séjour moisi de l'Hadès frissonnant', d'Homère à Dante : topographie, nature, valeur et fonction », in B. SAJALOLI, S. SERVAIN-COURANT, *Littérature et zones humides*, Collection *Journées d'Étude du Groupe d'Histoire des Zones Humides,* n° 8, 2013, p. 53-61.

[25] H. P. LOVECRAFT, *The Moon Bog (la tourbière hantée),* 1926, *in* édition française, *La peur qui rode et autres nouvelles*, Paris : Gallimard, Folio, 2008. s

[26] POLE-RELAIS TOURBIERES, *Littérature, contes et légendes sur les zones humides, bulletin bibliographique*, 2016.
http://documentation.pole-zhi.org/doc_num.php?explnum_id=363

[27] M. LA GARDE, *Les légendes de l'Ardenne*, Bruxelles : Racine, 2017.

[28] S. NEKRASSOFF, B. SCHUTZ, V. SCHLECK, *Contes et légendes et autres histoires autour des Hautes Fagnes*, Waimes : Nouvelle édition Haute Ardenne, 2008.

toujours dans les Hautes Fagnes ardennaises : pacte avec le diable, auberge rouge, feux follets, gnomes, farfadets, sorciers… Plus loin, un même effroi semble parcourir les tourbières de Saint-Pierre et Miquelon[29], celles d'Irlande, d'Écosse, et celles du Scandinavie et de l'Europe du nord où fut retrouvée, une corde au cou, l'Homme de Tollund[30], momie parfaitement conservée datant de la fin du quatrième siècle avant J.-C. ou encore les deux filles âgées de 15-20 ans, datées du Néolithique ancien, retrouvées dans un marais en Suède occidentale[31]. Ces milliers de corps momifiés grâce à l'acidité du milieu, souvent violemment exécutés, ce qui renvoie à des pratiques sacrificielles, sont fréquemment datés de la culture celtique de l'Âge de fer. Ils accroissent bien sûr la perception des tourbières comme lieux de passage entre le monde des vivants et celui des morts.

Les régions d'étangs sont à peine mieux loties. Dans les *Fables* de la Fontaine, l'étang et la grenouille, sont des métaphores de la mesquinerie, de la vanité, de la peur et de la lâcheté, mais si sorciers, géants et lavandières infanticides y guettent le promeneur égaré, bien des figures surnaturelles sont plus ambivalentes. L'Ondine des étangs des frères Grimm[32] illustre le triomphe des sentiments amoureux sur la colère et la duplicité de la mauvaise fée ; la Vouivre, chère à Marcel Aymé[33], incarne les plaisirs de la vie et la liberté d'en jouir… tant que, chez les hommes, l'amour supplante leur appétit du gain et qu'ils ne s'en prennent pas à son magnifique bijou. Elle renvoie au mythe médiéval de Mélusine, fée-serpent d'une exceptionnelle beauté, qui fantasme l'union féconde d'un mortel et d'un être surnaturel[34]. De même, les sorcières (ou les chevaux, ou la méchante Bérane du Périgord) tueuses d'enfants peuvent aussi être vues comme des images d'épouvante destinées à les éloigner des lieux d'eau afin qu'ils ne s'y noient pas. Elles protègent donc, de même que leurs sortilèges, souvent réversibles, guérissent autant qu'ils anéantissent. On trouve aussi bien des récits de pêche miraculeuse évoquant l'ampleur des ressources aquacoles[35] dans lesquels des poissons-fées récompensent les hommes sages et bons que des légendes de trésors comme dans le Plateau des Mille étangs en Limousin. Les *mares*[36], avec la modestie due à leur petite taille, sont aussi très paradoxales. Immobile même si elle est claire, leur eau est une eau lourde[37] chargée de larmes et de chagrin. Immorale, c'est l'eau du péché et de la mort, notamment du

---

[29] A. LEBAILLY, J.-J. OLIVIERO, *Contes de la tourbière*, éd. Atelier J.J.O, 2000.
[30] P. GLOB, trad. É. EYDOUX, *Les hommes des tourbières*, Paris : Fayard, 1966.
[31] K.-G. SJOGREN, T. AHLSJOM, M. BLANK, T. DOUGLAS PRICE, K.-M. FREI, H. I. HOLLUND, "Early Naeolitic Human Bog Finds from Falbygden, Westerne Sweden: Nex Isotopic, Osteological and Histological Investigations", *Journal of Neolitic Archaeology*, n°4, 2017, p. 97-126.
[32] LES FRERES GRIMM, *Contes pour les enfants et la maison*, 1843, éd. Française Paris : Joseph Corti, 2009.
Notons que beaucoup de régions d'étangs se sont appropriés ce conte comme à Palluel, près de Cambrai, où la dame des Clairs, fée des étangs et des marais, tente en vain de conquérir l'enfant de braves gens.
[33] M. AYME, *La vouivre*, 1943, Paris : Gallimard, réédition Folio, 1972.
[34] J. D'ARRAS, *Mélusine ou l'histoire des Lusignan*, 1393, Genève : Slatkine reprints, 1974.
Notons que chez Jean d'Arras, la fée est chrétienne et que l'ordre social ne la voit pas encore comme un élément de rupture au sein de la religion catholique.
[35] C. BECK, R. BENARROUS, J.-M. DEREX, A. GALLICE (dir.), *Les zones humides européennes : espaces productifs d'hier et d'aujourd'hui*, Actes du premier Colloque international du Groupe d'Histoire des Zones Humides, Cordemais : Aestuaria, collection Histoire et terres humides, 2007.
[36] B. SAJALOLI, « La mare, perle d'eau, œil de terre », *in* P. VOISIN (dir.), *Réinventer la brachylogie, entre dialectique, rhétorique et poétique*, Paris : Classiques Garnier, 2020, p. 517-542.
[37] G. BACHELARD, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : Joseph Corti, 1942.

suicide féminin comme nous le rappelle Pierre Hélias[38]. On y retrouve fréquemment les mêmes figures du Diable, des sorcières et des créatures monstrueuses mais c'est en même temps l'habitat des nymphes et des naïades, jeunes, belles et bienfaisantes divinités champêtres qui incarnent la prodigalité des eaux et de la nature.

En définitive, davantage que dans les autres milieux naturels, comme la forêt ou la montagne, les zones humides sont imprégnées de croyances relevant du paganisme rural, détourné par le catholicisme puis, aujourd'hui, remobilisé par la quête urbaine d'authenticité des terroirs campagnards. Trois facteurs peuvent être rapidement avancés. D'une part, l'isolement géographique et économique en a fait des espaces en marge, des refuges pour des pratiques magiques, le lieu de prédilection du fantastique et du Diable par opposition aux campagnes chrétiennes. D'autre part, l'indécision écologique de ces milieux, mi- terre, mi-eau, extrêmement mobiles dans le temps, les érige en lieu de rencontre et de passage préférentiel entre l'homme et le surnaturel : ils marquent des fractures dans l'espace-temps et dans le déroulement quotidien des activités. Ce jaillissement aquatique du sacré[39] est lié aux propriétés physiques de l'eau, seul élément naturel à revêtir trois états (solide, gazeux et liquide) et qui assure dès lors trois fonctions. L'eau féconde, nourrit et abrite ; sacralisée elle conduit vers le divin mais, sombre et stagnante, elle guide vers l'ultime passage de la mort. C'est ce dont témoigne la majorité des contes et légendes des marais et plus globalement la symbolique de l'eau. Enfin, l'humide et l'organique, dans la perception hygiéniste qui prévaut depuis le XIXème siècle marquent l'immoralité, la tentation, l'absence de contrôle de soi et les bassesses humaines. Ainsi dressé, le tableau paraît bien sombre et il s'agit bien sûr de le contrebalancer par l'ensemble des aménités, notamment nourricières et protectrices, des zones humides[40]. Les figures surnaturelles, souvent équivoques, doivent ainsi être resituées dans le caractère fondamentalement ambivalent des zones humides[41].

Conclusion

Bousculant les temporalités et les sources littéraires, ce recueil du fantastique des eaux dormantes soulève au moins deux questions géohistoriques.

D'une part, il marque le passage d'une forme de littérature orale, transmise de génération en génération, de lieux en lieux, à une littérature écrite qui fige, notamment à la fin du Moyen-âge puis au XIXème siècle, les récits magiques et les insère dans des cultures, urbaines et savantes, extérieures à celles des sociétés locales les ayant forgés. Il s'ensuit une indispensable critique des sources et une grande prudence méthodologique si l'on cherche à

[38] P.-J. HELIAS, *Le cheval d'orgueil*, Paris : Plon, collection Terre Humaine, 1975.
[39] É. GRESILLON, B. SAJALOLI, « L'eau et les zones humides ou le jaillissement universel du sacré », Paris : *Pour Mémoires-Comité d'Histoire, Revue des Ministères de l'Écologie, du Développement Durable et de l'Énergie et du Logement, de l'Égalité des Territoires et de la Ruralité*, n° 16, 2017, p. 100-111.
[40] B. SAJALOLI, C. BECK, M.-C. MARINVAL, F. GREGOIRE, S. DOURNEL, « Les zones humides, un laboratoire pour écrire l'histoire environnementale au XXIe siècle », in S. FRIOUX, R. BECOT *Écrire l'histoire environnementale au XXIe siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2020.
[41] B. SAJALOLI, « Lire l'eau dormante et promouvoir son ambivalence comme richesse territoriale. Introduction », *in* B. SAJALOLI, S. SERVAIN-COURANT, *Littérature et zones humides*, Collection *Journées d'Étude du Groupe d'Histoire des Zones Humides,* n° 8, 2013, p. 9-14.

travers eux une compréhension de l'imaginaire et du vécu des communautés humaines des zones humides.

D'autre part, la relative uniformité des figures légendaires distinguées rend tentante l'esquisse d'une géohistoire du surnaturel liée à l'eau en Occident et la distinction de quatre fonds culturels. Il y a incontestablement un fond mythologique gréco-romain dans l'origine des histoires fabuleuses des marais. Dans les *Métamorphoses*, Ovide (- 43 av. J.-C., 18 ap. J.-C.) associe à l'eau une idée de transformation et de devenir : elle symbolise un état transitoire entre les possibles informels et les réalités évidentes. Les quinze Livres de cette œuvre qui puisent dans les mythologies grecques et romaines ont inspiré bien des légendes, ce d'autant plus que la peinture classique à partir du XVIIème siècle s'empare à foison de toutes les épopées des déesses, dieux et demi-dieux issus de ces civilisations méditerranéennes et les diffuse, avec le concours des statues ornant les fontaines monumentales, dans la culture de l'Occident[42]. Il y a également un fond pré- et protohistorique de l'Europe du nord, celte et germain, qui a nourri le paganisme et forgé la vision infernale des marais[43]. Le polythéisme animiste des celtes s'appuie en grande partie sur les lieux d'eau[44] et on retrouve dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine bon nombre de mythes celtes comme Mélusine, Gargantua ou la Tarasque[45]. Il semble alors que durant le Moyen-âge, du moins jusqu'au XIVème siècle, la chrétienté s'accommode bien du merveilleux païen et que prospèrent ces contes et légendes des eaux[46]. Quand l'obsession démoniaque gagne l'Église et qu'elle se croit victime d'un complot oudi par une secte de sorciers et menacée par leur sabbat[47], quand, persécutées, soumises à la question, les sorcières sont condamnées au bûcher[48], un double mouvement s'opère et compose le fond chrétien. Le premier est celui de la fixation écrite du surnaturel dans les minutes des procès, et ce même si subsistent les interrogations : reconstituent-ils fidèlement des cultures populaires, ne sont-ils que des inventions des clercs visant à légitimer la sentence ou, comme l'affirme Carlo Ginzberg, n'évoquent-ils pas la manière dont les juges traduisent en termes chrétiens une culture très ancienne[49]. Le second est celui d'une sanctification chrétienne de quelques légendes et lieux d'eau. Syncrétisme aidant, le corpus légendaire est scindé en deux parties distinctes : une, sacrilège, qu'il s'agit de combattre ; une autre, sainte, que la chrétienté récupère dans son giron du merveilleux.

---

[42] M. DAGONNEAU, B. SAJALOLI, P. BOISLIVEAU, « Les représentations des zones humides de montagne dans les peintures européenne et américaine des XVIIe, XVIIe et XIXe siècles », *in* C. BECK, C. DODELIN, F. MULLER, B. SAJALOLI, Intégrer les dimensions culturelle et historique dans la gestion des zones humides. Du Parc Naturel du Morvan aux tourbières européennes, *Revue scientifique Bourgogne Franche-Comté nature*, à paraître 2020.

[43] J.-L. BRUNAUX, *Les religions gauloises. Nouvelles approches sur les rituels celtiques de la Gaule indépendante*, Paris : Errance, 2000.

[44] C. STERCKX, *Essai de dictionnaire des dieux, héros, mythes et légendes celtes*, Société belge d'études celtiques, Bruxelles : 3 tomes 1998, 2000, 2005.

[45] P. WALTER, *Mythologie chrétienne. Rites et mythes du Moyen-Âge*, Paris : Entente, 1992.

[46] A. VAUCHEZ, *Saints, prophètes et visionnaires : le Pouvoir surnaturel au Moyen-Âge*, Paris : Albin Michel, 1999.

[47] Si la première bulle de l'histoire contre la sorcellerie est rédigée en 1233 par le pape Grégoire IX, les persécutions systématiques débutent dans les années 1430 dans le Dauphiné et culminent entre 1560 et 1630.

[48] C. ARNOULD, *Histoire de la sorcellerie en Occident*, Paris : Tallandier, 1992.
J. DELUMEAU, *La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Paris : Fayard, 1978.

[49] C. GINZBERG, *Le sabbat des sorcières*, Paris : Gallimard, 1992.

Dans les marais du laonnois[50], à Notre-Dame de Liesse, s'organise autour de la statue miraculeuse de la Vierge Noire ramenée des croisades au XIIIe siècle, un des plus importants pèlerinages de France (Louis XIV s'y rendit deux fois !). Dans ceux du Bas-Poitou, sainte Macrine guérit les paralysés avec sa fontaine miraculeuse, comme sainte Montaine en Sologne, Notre-Dame de la Mer Rouge en Brenne… Dans toutes les régions humides de France, une bonne fée s'est transformée en sainte renouant ainsi avec le partage de l'eau dans la bible : chrétienne si elle est claire et coule, satanique si elle est noire et stagne ! Il y a encore un fond littéraire débuté au XVIIème siècle avec Charles Perrault, ravivé au XIXème siècle avec les frères Grimm où un grand nombre de moralistes, d'écrivains-anthropologues puis de romanciers comme Barbey d'Aurevilly figent et académisent les récits fantastiques. Il y a enfin, avec la nostalgie urbaine de nature et d'authenticité rurale, avec un incontestable retour du sacré dans nos sociétés post-modernes, un puissant engouement pour les contes et légendes des marais.

Fée, sainte, enchanteresse et parfois cruelle ou possédée, la Dame des marais continue ainsi à distiller auprès d'elle du merveilleux. Ce qui ne manque ni de profondément marquer la géographie des lieux d'eau, ni de charmer la vie du Groupe d'histoire des zones humides !

[50] B. SAJALOLI, « Zones humides et diffusion du christianisme, le cas du Laonnois (Aisne) ? » *Zones Humides Infos*, n° 54, p. 2-3.